

Jean-Michel ROBERT
« Un jeune Hibou »

Mon parcours de carrière, d'engagé parachutiste au 1^{er} RPIma à celui de Colonel Chef de Corps m'aura fait côtoyer et découvrir moult profils et situations. Autant de feelings et de modes de commandements au contact d'anciens Harkis, d'appelés Tahitiens, d'Engagés, de Cadres de réserve et bien entendu d'Appelés du contingent.

Il est pourtant un profil souvent oublié qui mérite d'être mis à l'honneur :

« L'Equipier appelé du contingent »

Lorsque, jeune sous-lieutenant, en fin d'application, nous choisissons notre affectation, nous rêvons d'aventures mais nous sommes bien loin d'imaginer la vraie réalité de notre futur métier aussi belle et marquante soit-elle. Imaginons donc le parachutiste du contingent qui, bien que



sélectionné pour son niveau général et son profil « clean » se retrouve affecté, sans qu'il l'ait choisi, dans le régiment des « Soldats de l'ombre » qui plus est, au fin fond de l'Allemagne. En ces années 70, il n'était pas rare que, pour eux, cette aventure soit la première hors de leur région de naissance. Nous n'étions pas encore aux années Internet. Seule une cabine téléphonique, aux pièces de Deutsche Mark, les reliait à leurs racines.

C'étaient les années 1970 - 80 de la « Guerre froide » où notre monde était incertain voire dangereux. Après une formation de base (Classes) et une spécialisation, le Parachutiste rejoignait son affectation : Orléans ou les rives du lac de Constance dans l'ancien camp « De Lattre de Tassigny » de Langenargen. Il s'y transformait alors en « Equipier observateur » avec toutes les exigences, physiques et sociales, ainsi que les nombreuses

contraintes liées à la spécificité de sa fonction. Pour nous, jeunes officiers, c'était déjà la grande découverte : rude, captivante et prenante, que nous découvriions avec une bonne dose d'abnégation. Mais pour ce jeune appelé de 20 ans, c'était un nouveau monde (pour ne pas dire souvent un monde « sous terre ») où sa robustesse, son esprit d'initiative, son self contrôle, son psychisme, son confort physique (hygiénique et médical), allaient être mis à rude épreuve.

Intégré au sein d'une équipe, ce jeune Para en devenait un maillon indissociable avec des responsabilités essentielles qu'il était bien loin d'avoir imaginées quelques semaines plus tôt. Mises à part les spécialités de chacun, tout le monde était dans le même bain et on se partageait les diverses fonctions et travaux. La caserne était bien loin et seul le « brouillis » des ondes ionosphériques nous rattachait à la chaleur des nos amis.

Les « ti ti ti TA » (V) qui en filtraient, caractéristiques des opérateurs de la Station Directrice, nous redonnaient du baume au cœur et le sentiment que nous n'étions pas seuls. Livrés à eux-mêmes, les équipiers n'avaient à cette époque : ni papiers, ni photos, ni patronyme, ni argent, ni grade, ni nationalité visibles, d'où des problèmes psychologiques à surmonter et surtout des situations vécues (parfois rocambolesques) en cas de mauvaises rencontres (Polizei, Douanes, autres Armées et surtout s'il y avait eu conflit déclaré !!!...)



A cette époque les frontières douanières des Pays existaient encore.
(Maintenant les Forces Spéciales affichent leur grade et leur nationalité en OPEX).
Le jeune appelé intégrait sans problème cet état de fait, se sentant très responsable, comme investi d'une mission et très fier de la confiance qu'on lui accordait.



Bien loin de ce qu'il s'imaginait, l'aventure commençait un soir. Après 2 heures d'avion en vol tactique, coincé entre son parachute, son arme et son sac, à moitié endormi, le trou noir de la porte s'ouvrait enfin devant lui. Plaqué derrière son chef d'équipe qui lui même était agrippé au filet d'allégement contenant les sacs lourds, il attendait le feu vert avec anxiété. Ses camarades étaient dans la même position, retenant leur souffle.

Au son du klaxon cette « mêlée de rugby » s'engouffrait dans le tourbillon des hélices. St Michel était là pour les protéger des coups de pieds, des accrochages et des « pompages d'air » entre les parachutes. Après le « Ouf » de l'ouverture notre équipier se sentait déjà bien seul, cherchant désespérément les voiles amies. Toute sa mission demeurait confuse en ces instants. Au sol sur la petite DZ, étudiée avant le saut mais qui ne ressemblait plus à rien, dans le noir et le silence, des silhouettes familières provoquaient en lui un profond soulagement le recadrant dans sa mission.

Cela ne faisait que commencer...Les 50 kilos des deux sacs (l'un sur la poitrine et l'autre sur le dos) lui rappelaient qu'il n'était juste qu'au début de ses peines. Roulant sur le coté pour se relever, bien souvent aidé par un camarade, sa lourde progression commençait jusqu'aux premières lueurs de l'aube -la claie de portage « le Menhir » était en cours d'expérimentation.

Durant ces longues heures de marche il songeait déjà à la longue exfiltration qu'il devra sûrement faire en fin de mission, chaque nuit durant une à deux semaines, voire trois avant la soudaine, rapide et libératrice récupération. De nombreux kilomètres qu'il devra parcourir dans le froid de la Bavière, avec d'éventuelles ampoules aux pieds, ses vêtements sales et mouillés, ses chaussettes qui sécheront sur ses épaules sous sa veste « Guérilla ». Parfois le manque de nourriture, les eaux de boisson douteuses accentueraient sa pénibilité.

Il redoutait déjà d'avoir à franchir des cours d'eau, plus que frais, accroché avec ses camarades au sac bulle contenant leurs matériels et d'effectuer une aventureuse dérive au gré du courant. Il redoutait l'éclatement de l'équipe qui le laisserait seul avec pour tout bagage les consignes qu'il avait apprises et répétées avant le départ. Derrière son Chef, malgré sa fatigue et l'envie de s'assoupir, il restait très attentif.

L'aube n'était pas pour lui libératrice, si ce n'est de pouvoir poser ses sacs. Tout nouveau pour lui, le pénible métier de terrassier commençait et tout le monde se relayait dans les diverses tâches. Parfois son moral en prenait un coup quand, après des heures d'efforts, une dalle de roche ou la nappe phréatique apparaissait obligeant à recommencer tout le travail.

Enfin, après une journée bien remplie, sa vie de troglodyte « telle une Taupe » pouvait débuter. Du repos, oui, mais en alternance car la mission commençait 24 h sur 24 avec son Chef. Seul réconfort, celui d'être tout près de lui. C'était rassurant. Sa vie allait se partager entre une bannette aux dimensions d'un cercueil et un emplacement d'homme assis avec crampes garanties. De nombreuses contorsions à venir pour changer de fonction et profiter d'un repos dans l'unique sac de couchage. Là commençaient ses responsabilités durant le sommeil de son binôme. Outre la mission la vie s'installait : Le partage de la nourriture, la préparation du café avant les relèves et la surveillance de la flamme vacillante de la bougie qui alertait en cas d'excès de CO2. Une vie d'équipier bien loin de celle de la caserne où tout reprendrait un jour sa place. Les heures étaient longues, les nuits froides et pour avoir une sensation de se réchauffer nous fumions parfois du « gros gris » pour éviter les odeurs trop fortes filtrant vers l'extérieur. Quelques visites et distractions ponctuaient la vie : De nuit un renard curieux pointait parfois son museau et se sauvait bien vite. Ce ne pouvait pas être un putois car l'odeur était plutôt à l'intérieur. (Quand par la suite

au PC j'étais contrôleur j'ai constaté que l'odeur ambiante de la cache était bien celle qui se rapprochait le plus de celle du Fennec !!!) Plus problématique était le stationnement d'une unité adverse sur le glacis d'observation avec certains qui avaient, comme par hasard, besoin de se soulager la vessie en lisière. (En Allemagne il n'y que très peu de clôtures dans les campagnes.) C'est pourquoi, une fois, une Frau et une Gretchen sortirent rapidement de leur voiture pour assouvir un besoin pressant derrière une haie, pensant, bien sûr, être à l'abri de toutes vues. (Une distraction pour équipier malgré la distance).



Voilà la vie spéciale des équipiers appelés du contingent. Très motivés, courageux et de bonne composition. Jamais je ne les ai entendus se plaindre, ils étaient fiers de leur fonction. Certains entamèrent par la suite une longue carrière militaire. Tous furent marqués par cette tranche de vie et se retrouvent souvent aujourd'hui au sein de notre Amicale. Ils étaient de la même trempe que ceux qui partirent plus tard vers Beyrouth. Honneur à tous ces appelés, volontaires service long, qui ont malheureusement parfois donné leur vie.

Lieutenant Jean-Michel ROBERT « Chef d'équipe SOGH »



« Promotion EMIA Souvenir 1971-72 »